

PRESTON & CHILD

J'AI
LU

LE CABINET DU DR LENG

Une enquête de l'inspecteur Pendergast



Diplômé de littérature anglaise, Douglas Preston a démarré sa carrière en tant qu'auteur et éditeur pour le Muséum d'histoire naturelle de New York. Il a aussi enseigné à l'université de Princeton.

Après un master en littérature anglaise Lincoln Child débute sa carrière comme éditeur. À ce poste, il publie des centaines de livres, pour la plupart des fictions anglaises et américaines. À la fin des années 1980, il rencontre Douglas Preston avec qui il publiera en 1995 *Relic*, leur premier roman.

Depuis, ils forment l'un des duos d'auteurs les plus réputés dans l'univers du suspense. Ensemble, ils ont créé les personnages de l'inspecteur Aloysius Pendergast du FBI, le Sherlock Holmes des temps modernes, de Gideon Crew, membre de la CIA et spécialiste des nouvelles technologies, et de Nora Kelly qui enquête sur des affaires liées à des événements historiques mystérieux. En France, les romans de ce duo de choc se sont vendus plus de 1,5 million d'exemplaires. Tous sont disponibles aux Éditions J'ai lu.

Le cabinet du Dr Leng

DES MÊMES AUTEURS AUX ÉDITIONS J'AI LU

Douglas Preston & Lincoln Child

Série Pendergast

La chambre des curiosités,
2005

Les croisements de la nuit,
2005

Le violon du Diable, 2008

Le livre des Trépassés, 2009

Danse de mort, 2009

Croisière maudite, 2010

Relic, 2010

Valse macabre, 2011

Le Grenier des Enfers, 2011

Fièvre mutante, 2012

Vengeance à froid, 2013

Descente en enfer, 2014

Tempête blanche, 2015

Labyrinthe fatal, 2016

Mortel sabbat, 2017

Noir sanctuaire, 2018

Nuit sans fin, 2019

Offrande funèbre, 2020

Rivière maudite, 2021

La cité hantée, 2023

Série Gideon Crew

R pour revanche, 2013

C comme cadavre, 2014

S comme survivre, 2015

A comme apocalypse, 2017

T comme tombeau, 2020

Série Nora Kelly

Tombs oubliées, 2021

Le dard du scorpion, 2022

L'ancre du diable, 2023

Hors série

Ice limit, 2007

Le piège de l'architecte, 2012

Cauchemar génétique, 2014

Les sortilèges de la cité perdue,
2015

Douglas Preston

Le codex, 2008

T-Rex, 2009

Credo, 2010

Impact, 2012

Le projet K, 2016

Jennie, 2018

La Cité perdue du dieu singe,
2020

Douglas Preston & Mario Spezi

Le monstre de Florence, 2011

Lincoln Child

Deep Storm, 2010

La troisième porte, 2014

Projet Sin, 2016

La bête d'Alaska, 2017

Sang de lune, 2019

DOUGLAS PRESTON & LINCOLN CHILD

Le cabinet du Dr Leng

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sebastian Danchin



TITRE ORIGINAL
The Cabinet of Dr Leng

ÉDITEUR ORIGINAL
Grand Central Publishing, New York, 2023

© Splendide Mendax Inc. et Lincoln Child, 2023

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© L'Archipel, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le Dr Leng va vous recevoir...

1

Le soleil matinal, filtré par un voile de poussière et de fumée, jetait une lumière chiche sur l'embranchement en patte d'oie formé par Broadway et la 7^e Avenue. La chaussée de terre battue, parsemée de nids-de-poule et damée par le passage des chevaux et des carrioles, était aussi dure que du ciment. Ce carrefour, connu sous le nom de Longacre Square, servait d'épicentre au quartier abritant les écuries et les ateliers des charrons d'un New York en plein essor.

En ce froid matin d'automne, Longacre Square était calme et personne ne prêta attention à la jeune femme aux cheveux courts, vêtue d'une robe violette de coupe étrange, qui venait d'émerger d'une ruelle.

Constance Greene s'arrêta, le temps d'assimiler la quantité de sensations qui l'assaillaient, soucieuse de ne rien laisser paraître de ses émotions. Le spectacle qui s'offrait à ses yeux, avec ses bruits et ses odeurs, fit remonter à sa mémoire une multitude de souvenirs lointains. Les effluves de la ville la subjuguèrent en tout premier lieu. Un mélange de terre, de transpiration, de crottin de cheval, de fumée de poêle à charbon, d'urine,

de cuir et de viande grillée, le tout souligné par une odeur piquante d'ammoniaque. Cette première impression passée, elle détailla un décor, autrefois familier, qui lui semblait désormais étranger : les poteaux télégraphiques dangereusement penchés, les réverbères à gaz dressés aux coins des rues, les voitures à cheval et les chariots rangés le long des trottoirs, le délabrement général de l'espace urbain. À l'évidence, la ville poussait à une telle vitesse qu'elle peinait à soutenir le rythme de sa propre croissance. Le plus étrange était toutefois l'absence notable de la rumeur associée au Manhattan des temps modernes : les klaxons rageurs des taxis, le ronronnement omnivore des climatiseurs, le grondement souterrain du métro. Par comparaison, les sabots des chevaux, les cris et les rires, les coups de fouet des cochers, les notes de piano acides échappées d'un saloon voisin étaient presque synonymes de calme. Constance s'était si bien habituée aux gratte-ciel de Manhattan qu'elle éprouvait les plus grandes difficultés à reconnaître cette ville peuplée, à perte de vue, d'immeubles de deux ou trois étages.

Elle prit sa respiration afin de se donner du courage et dirigea ses pas vers le sud.

Elle passa devant un restaurant populaire et sale proposant du ragoût de queue de bœuf, des côtes de veau, ou encore de la choucroute au pied de porc pour cinq cents. Un jeune crieur installé devant la devanture, une pile de journaux dans les bras, annonçait les gros titres du jour d'une voix sonore. Elle refusa d'un mouvement de tête le journal qu'il lui tendait et poursuivit sa route, mais elle avait eu le temps de noter

la date indiquée en une : samedi 27 novembre 1880.

Novembre 1880... Sa sœur, Mary, âgée de dix-neuf ans, résidait à l'époque dans un asile pour jeunes filles de Delancey Street tout en travaillant pour un salaire de misère à la Five Points Mission. Quant à son frère, Joseph, il purgeait une peine de prison à Blackwell's Island.

Et un certain médecin venait tout juste de commencer ses expériences meurtrières¹.

Le cœur de Constance se mit à battre plus fort à l'idée que tous soient encore en vie. Il n'était pas trop tard.

Elle glissa une main au fond de la poche de sa robe. Elle caressa le manche du stylet ancien qui ne la quittait jamais et s'assura qu'elle n'avait pas perdu les huit cent cinquante dollars d'époque dont elle avait pris la précaution de se munir. Rassurée, elle accéléra le pas en direction du quartier plus cossu de Herald Square.

À une dizaine de rues de là, elle avisa la boutique d'un tailleur qui proposait également des articles de prêt-à-porter. Elle en ressortit une heure plus tard avec une élégante robe à tournure de soie bleu électrique ornée de dentelles, un chapeau de la même couleur, ainsi qu'une épaisse veste cintrée. Sa tenue, loin d'attiser la curiosité des passants, lui valut cette fois des regards admiratifs. Le commis du tailleur, des paquets à la main, s'empressa de héler un fiacre.

Le cocher sauta à terre, mais Constance avait déjà ouvert la portière et prenait place à bord de la cabine.

1. Lire *La Chambre des curiosités* (L'Archipel, 2003 ; J'ai lu, 2005). (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

L'homme haussa les sourcils et remonta sur son perchoir tandis que le commis du magasin posait les paquets et le carton à chapeau à l'intérieur de la voiture.

— Où ça, m'dame ? s'enquit le cocher, en saisissant les rênes.

— À l'hôtel Fifth Avenue, répondit Constance, en lui tendant un billet d'un dollar à travers la trappe aménagée dans le toit du fiacre.

— Bien, m'dame, fit le cocher en empochant l'argent avant d'aiguillonner son cheval.

Quelques instants plus tard, le fiacre se perdait dans le flot des voitures à cheval de ce milieu de journée.

Le cocher arriva rapidement au palace de cinq étages dont la façade de marbre et de brique occupait tout un pâté de maisons sur la 5^e Avenue, à hauteur de Madison Square.

— Holà, Vaurien ! cria le cocher afin d'arrêter la voiture devant l'établissement.

Constance écarta la trappe.

— Cela vous ennuerait-il de m'attendre quelques instants ? demanda-t-elle.

— Avec plaisir, m'dame, répondit poliment le cocher, qui actionna le mécanisme de la portière afin de permettre à la passagère de descendre.

Deux chasseurs se précipitèrent, qui se chargèrent des paquets et du carton à chapeau. Sans les attendre, Constance s'avança d'un pas vif dans le grand hall de marbre blanc et rose. Elle passa sans un regard devant l'échoppe d'un coiffeur, un bureau de télégraphe, un restaurant, et se planta devant le comptoir de bois sculpté derrière lequel se tenaient plusieurs employés en livrée. L'un d'eux la salua.

— Madame cherche sans doute le salon des dames ? s'enquit-il avec déférence. Vous le trouverez au premier étage.

Constance fit non de la tête.

— Je souhaite prendre une chambre, s'il vous plaît.

L'employé manifesta sa surprise par un haussement de sourcils.

— Pour votre mari et vous-même ?

— Je voyage seule.

Son interlocuteur baissa discrètement les sourcils.

— Je vois. Je suis au regret de vous annoncer, madame, que toutes nos chambres ordinaires sont déjà réservées...

— Dans ce cas, donnez-moi une suite, le coupa Constance.

Le majestueux hall d'entrée, avec son plafond stratosphérique et son défilé incessant de clients en pleine conversation dont les semelles claquaient sur les dalles en losange, était si sonore qu'elle peinait à entendre son interlocuteur.

— Très bien, madame, réagit ce dernier.

Il se retourna et saisit un registre relié de cuir dans un casier.

— Nous disposons de deux suites au troisième étage, et de plusieurs autres au premier, au cas où vous ne souhaiteriez pas utiliser notre cabine verticale.

— Je vous demande pardon ?

— Notre cabine verticale, qui dispose d'un arrêt à chaque étage.

— Fort bien, dit Constance, comprenant qu'il faisait référence à un simple ascenseur. Une suite au premier me conviendra parfaitement.

— Souhaitez-vous une vue donnant...

— Votre plus belle suite, je vous prie, l'interrompit-elle à nouveau.

Elle peinait à dissimuler son agacement. On était le 27 novembre. Chaque minute perdue prenait des allures d'éternité.

L'employé de la réception, trop courtois pour s'offusquer de tant d'impatience, ouvrit le registre et trempa son porte-plume dans l'encrier.

— Fort bien, madame. Nous pouvons vous proposer une très belle suite d'angle disposant d'un boudoir, d'une chambre à coucher, d'un dressing et d'une salle d'eau.

Il releva sa plume.

— Le prix en est de six dollars par jour, ou de trente dollars par semaine. Combien de temps madame compte-t-elle rester parmi nous ?

— Une semaine.

— Vos femmes de chambre ?

— Je vous demande pardon ?

— Puis-je m'enquérir du nombre de femmes de chambre qui vous accompagnent, madame ?

— Aucune... Deux, se reprit-elle.

— Deux. Très bien, madame. Nous leur réservons une place dans le quartier des domestiques. Avec les repas, bien évidemment ?

Constance, pressée d'en terminer, se contenta de hocher la tête.

— Puis-je vous demander votre nom ?

— Mary Ulcisor, répondit-elle après une légère hésitation.

Son interlocuteur en prit note dans le registre.

— Votre note se monte à trente-cinq dollars et cinquante cents.

Elle lui tendit quatre billets de dix. En se retournant, elle constata que les chasseurs attendaient patiemment, les bras chargés de paquets.

— Puis-je vous demander de veiller à ce que l'on monte mes affaires dans la suite ? dit-elle à l'employé de la réception alors qu'il lui rendait sa monnaie. J'en prendrai possession un peu plus tard, à mon retour avec mes... mes femmes de chambre.

— Bien sûr, madame.

Elle donna une pièce de vingt-cinq cents à chacun des chasseurs et tendit un dollar au réceptionniste qui s'en empara avec reconnaissance, non sans afficher sa surprise.

Elle traversa le hall en sens inverse, prenant le temps d'acheter un plan de Manhattan dans le kiosque à journaux de l'établissement.

Le cocher, fidèle à sa promesse, l'attendait devant l'hôtel, dans le brouhaha de l'avenue. Constance le dévisagea un instant. Trapu et musclé, âgé d'approximativement quarante-cinq ans, il portait une livrée d'hiver propre et affichait de bonnes manières, mais son menton volontaire et son nez de travers trahissaient un caractère décidé.

— Gagner un peu d'argent pourrait-il vous intéresser ?

— J'suis là pour ça, m'dame, répondit-il.

Il s'exprimait avec une pointe d'accent irlandais, et elle crut reconnaître celui du comté de Cork, ce qui n'était pas pour lui déplaire.

— J'aurais besoin de me rendre en ville.

— Où ça en ville, m'dame ?

Elle se pencha sur le plan qu'elle venait d'acheter, repéra le quartier qui l'intéressait, et tendit le guide au cocher.

— Seigneur, m'dame ! Vous d'vez vous tromper.

— Pas le moins du monde. Je dois passer prendre une personne là-bas.

Le cocher afficha un air qui tenait à la fois de la stupéfaction et de la crainte.

— C'est pas un endroit pour une dame comme vous, m'dame.

— C'est précisément la raison pour laquelle je voulais m'assurer les services d'une personne capable de se défendre. Quelqu'un qui soit doté de...

Elle fouilla dans sa mémoire, à la recherche des notions de gaélique qu'elle possédait.

— ... de *liathróidí cruach*¹.

Comme le cocher en restait muet de saisissement, elle tira de sa poche deux billets de cinq dollars qu'elle lui tendit, en veillant à laisser dépasser le manche du stylet.

— Je vous verserai la même somme lorsque vous m'aurez reconduite ici saine et sauve en compagnie de la personne que je vais chercher.

Il émit un petit sifflement.

— Faut croire que la vue du sang vous fait pas peur, m'dame.

— Jamais après un solide petit déjeuner.

— Dans ce cas...

Il s'empara des billets en riant.

— ... je vous laisse monter. C'est pas Willy Murphy qui a peur de quoi que ce soit dans la vie, précisa-t-il avec un clin d'œil légèrement effronté. Et quitte à m'retrouver dans l'au-delà, m'dame, autant avoir quelques dollars en poche.

— Si c'est votre destination finale, rétorqua Constance, alors que le portier de l'hôtel l'aidait à prendre place dans la cabine, je vous tiendrai compagnie.

1. Littéralement, « des couilles d'acier ».

La saillie fit rire le cocher de plus belle. Il actionna le mécanisme de fermeture du fiacre en secouant la tête d'un air incrédule, fit claquer son fouet au-dessus de la tête de Vaurien et s'élança sur l'avenue.

2

Constance se cala à l'intérieur de la cabine tandis que le fiacre descendait Broadway. Le cuir de la banquette était usé et craquelé, chaque secousse de la voiture lui rappelait douloureusement la présence d'épais ressorts sous le rembourrage.

L'après-midi était à peine entamé, ce dont elle se réjouit. Plus tôt elle arriverait à destination, moins l'entreprise serait périlleuse.

Elle avait fait son étrange périple sans encombre¹. D'ici une demi-heure, peut-être même moins, elle serait en mesure d'arracher sa sœur à son existence de misère comme à la mort sordide qui l'attendait. Le cœur battant, elle peinait à prendre la mesure des événements qu'elle avait vécus au cours des dernières vingt-quatre heures. Elle préféra ne plus y penser, de peur d'être submergée par ses émotions. Elle ne devait plus avoir qu'une seule idée en tête : sauver son aînée. Alors que le cocher empruntait brièvement la 14^e Rue et tournait à droite en direction du sud-est, Constance ferma les yeux. Elle commença par oublier les sons et les sensations du moment,

1. Cet épisode est relaté dans *La Cité hantée* (L'Archipel, 2022 ; J'ai lu, 2023).

et purgea son esprit de toute réflexion inutile. Lorsqu'elle écarta à nouveau les paupières, le fiacre venait de franchir East Houston Street et la 3^e Avenue céda la place à la Bowery. Elle posa deux doigts sur son poignet afin de prendre son pouls : soixante-quatre battements par minute.

Voilà qui était mieux.

Rassurée, elle ouvrit à nouveau son esprit au monde extérieur. Le décor des rues était radicalement différent de celui qu'elle avait vu dans la 5^e Avenue. Aux larges dalles avaient succédé de simples pavés, et les élégants fiacres cédaient progressivement la place à des carrioles brinquebalantes, au plateau de chargement recouvert de bâches tachées. Quant aux piétons, essentiellement des hommes, qui peuplaient aussi bien les trottoirs que la chaussée elle-même, ils portaient des gilets et des vestes de toile grossière. Tous étaient coiffés d'un chapeau ou d'une casquette.

Le fiacre ralentit sa course et le cocher frappa à la trappe du toit que Constance écarta sans attendre.

— Oui ?

La tête de Murphy s'encadra dans l'ouverture, elle remarqua qu'il avait rabattu les oreillettes de sa casquette.

— J vous demande pardon, m'dame, mais j'aime autant pas qu'on traverse Five Points.

— Bien sûr. Veuillez arrêter la voiture un instant.

Le cocher s'exécuta et elle consulta le plan de la ville.

— Je vous propose de tourner à droite sur Canal Street, puis de bifurquer à gauche sur Centre Street.

— D'accord... mais après ça ? Je prends à gauche sur Worth ?

— Exactement. Cela vous paraît-il réalisable ?

— Je m'arrêterai au coin de la rue.

— Fort bien. Monsieur Murphy ?

— Oui, m'dame ?

— Je ne voudrais pas vous entraîner dans une aventure... difficile. J'ai uniquement besoin d'extirper mon amie de cet endroit.

— J'm'excuse, m'dame, mais si votre amie se trouve en maison de correction, c'est bien pour une raison.

— Elle a eu la malchance de se trouver dehors à la tombée de la nuit un soir où la police faisait une descente dans le quartier, à la recherche de péripatéticiennes.

— Dans c'cas, c'est p't-être urgent de la libérer.

Tout indiquait qu'en présence d'une cliente décidée à commettre un délit le cocher se montrait plus familier avec elle. Plus pragmatique, en tout cas.

— Je compte bien persuader ses geôliers en agitant sous leur nez quelques billets. Prévenez-moi quand nous serons arrivés en frappant deux coups, ordonna Constance en refermant la trappe.

La voiture se remit en route et elle reprit sa place sur la banquette. Elle avait réussi à s'exprimer d'une voix ferme, mais elle était loin d'éprouver intérieurement le calme qu'elle affichait. Chaque claquement de sabots de la haridelle l'emportait dans ses souvenirs les plus lointains. À mesure que la crasse et la pauvreté prenaient possession du décor de la rue, elle retrouva des odeurs oubliées de longue date : le fumet des tourtes à un sou, des ragoûts de pied d'agneau et des huîtres tièdes à la vapeur, les relents de

l'encre servant à imprimer les feuilles à scandale du moment, la fumée âcre des poêles à charbon. À ce festival d'effluves se mêlaient les cris des vendeurs de rue, les comptines des enfants jouant à la marelle ou sautant à la corde, aveugles à la misère qui les entourait.

*Johnny gave me cherries
Johnny gave me pears
Johnny gave me a sixpence
To kiss him on the stairs¹*

Le tableau que dessinait le quartier se brouilla définitivement alors que le fiacre quittait Centre Street et s'engageait sur Worth, au point que Constance eut le sentiment de franchir le voile d'Isis en direction de l'au-delà.

L'air était lourd des fumées grasses et malodorantes des tanneries illégales qui infestaient le quartier. Un crépuscule artificiel s'était abattu sur celui-ci tandis qu'aux chants des enfants et aux cris des marchands succédaient des gémissements de douleur et de désespoir, des grognements et des bordées de jurons, les appels acides des prostituées, le claquement sourd de la brique attaquant les chairs. Autant de sonorités sinistres qui firent resurgir dans la tête de Constance des souvenirs qu'elle s'était évertuée à chasser de sa mémoire.

La voiture tourna au coin de la rue, et son conducteur l'immobilisa. Il frappa deux coups discrets et la trappe s'entrebâilla.

1. « Johnny m'a donné des cerises / Johnny m'a donné des poires / Johnny m'a donné une pièce / Pour que je l'embrasse dans l'escalier. »

— Juste le temps de mettre ses œillères à Vaurien, m'dame, annonça Murphy, d'une voix tendue.

Constance serra dans son poing le manche du stylet enfoui au fond de sa poche. Quelques instants plus tard, la portière s'écartait dans un grincement et Murphy tendait la main droite afin d'aider sa passagère à descendre. Il tenait dans la gauche le manche d'une longue matraque en bois.

— Ayez pas peur, m'dame. C'est juste un vilain bout de bois, dit-il avec un enjouement feint, tout en multipliant les coups d'œil furtifs dans toutes les directions.

Il était clair qu'il se tenait prêt en cas de menace soudaine. Il aurait de loin préféré ne pas s'imposer une course dans un quartier aussi mal famé, mais jamais il n'aurait abandonné sa passagère à son sort.

Constance, rassurée, descendit du fiacre. Elle venait de poser le pied à terre et de relever la tête lorsqu'elle sursauta.

3

Le cocher avait arrêté son fiacre à un coin de rue, et l'on apercevait un peu plus loin un carrefour où se croisaient plusieurs venelles boueuses. Quatre d'entre elles étaient bordées d'immeubles en brique dont les façades penchées menaçaient de s'écrouler sur le trottoir. Quant à la cinquième branche de l'étoile formée par l'intersection, elle se limitait à une placette matérialisée par une fontaine publique au pied de laquelle flottaient toutes sortes de débris dans une mare fétide. Quelques bâtisses en bois, héritage du siècle précédent, dressaient encore çà et là leurs silhouettes misérables. Poules et cochons s'ébattaient en toute liberté, picorant et gobant les saletés qui parsemaient la chaussée crasseuse. Les vitres des fenêtres, toutes cassées, avaient été remplacées pour certaines par du papier ciré et bouchées pour d'autres par de vieilles planches, lorsqu'elles ne restaient pas béantes. Aucune enseigne ne surmontait les vitrines noircies d'anciennes échoppes, transformées depuis belle lurette en cabarets ou en repaires de prostitution. Les embrasures de porte accueillaient des individus occupés à boire entre deux crachats ou jets de chique. Les femmes n'étaient pas de reste, qui arpentaient les rues,

à demi assommées par l'alcool. Elles hélaiet les clients potentiels en soulevant leurs jupes et en dévoilant leurs poitrines de façon obscène. Des gamins des rues faisaient voguer dans le caniveau un bateau de papier fabriqué dans un vieux journal.

Ce croisement à cinq branches n'était autre que Five Points, le centre névralgique du bidonville le plus sordide de la ville de New York. Le spectacle qui s'offrait à la vue de Constance était d'autant plus traumatisant qu'elle en avait elle-même été l'une des actrices. Près d'un siècle et demi plus tôt, alors qu'elle n'était qu'une fillette affamée grelottant de froid dans ses haillons, elle aussi arpentait ces rues et trouvait sa place dans cet univers hideux.

— M'dame, fit la voix du cocher, en lui serrant légèrement le coude afin de la rappeler à la réalité. On ferait mieux d'y aller.

Il tira de sa poche un dollar d'argent et le fit sauter dans la paume de sa main en se tournant vers une bande de gamins dépenaillés qui posèrent sur la pièce des regards concupiscent.

— C'est pour vous si mon fiacre et mon cheval ont pas bougé quand on revient avec cette dame.

Comme précédemment, Constance s'évertua à museler le tourbillon des souvenirs qui l'assaillaient. Pour Mary, il lui fallait se montrer forte. Elle aurait tout le temps de se remettre de ses émotions une fois sa mission accomplie.

Elle emboîta machinalement le pas à Murphy, sans se soucier de la gadoue infâme de la rue qui débordait sur le trottoir. La tête droite, le regard fixe, elle s'obligea à ne pas entendre les rires et les commentaires salaces qui rythmaient sa marche, ou encore les imprécations des

femmes qui la prenaient pour une concurrente déloyale en découvrant sa tenue élégante et son teint de rose. Elle s'interdit de fouiller des yeux les ruelles sombres et étroites zigzaguant entre les immeubles dans une épaisse couche de boue. Des hardes séchaient tant bien que mal sur des cordes tendues entre les façades, plongeant dans une pénombre inquiétante les individus coiffés de chapeaux melon postés à l'entrée d'antres souterrains secrets. Chaque ruelle exhalait sa propre odeur pestilentielle d'égout et de viande avariée, si méphitique qu'il était quasiment impossible de l'oublier.

Constance buta sur un pavé et sentit la main bienveillante de Murphy lui agripper le coude. Ils avaient parcouru la moitié de la rue et l'ombre de la Maison de l'industrie leur apparut sur la gauche avec sa façade lépreuse noircie de suie et ses fenêtres à barreaux.

C'était là, dans cette maison de redressement, que se trouvait *Mary. Mary, Mary, Mary*. Constance répéta inlassablement dans sa tête le nom de sa sœur, à la façon d'un mantra.

D'un coup d'œil, elle chercha l'autre bâtiment massif qu'abritait le quartier. Elle reconnut la Five Points Mission érigée à l'emplacement de l'Old Brewery, le taudis le plus infâme qu'ait connu la ville. Un lieu si confiné que la plupart des logements étaient dépourvus de fenêtres. Chacune des entrées de cet antre de misère avait reçu un surnom approprié : le Repaire des Voleurs, l'Allée des Assassins, ou encore Mort subite. Une association caritative de femmes de la bonne société avait résolu de détruire ce taudis et d'ériger à sa place une mission destinée à venir en aide aux femmes et aux enfants frappés d'indigence.

Constance connaissait parfaitement le lieu, pour y avoir fréquemment quémandé du pain à l'entrée des cuisines donnant sur Baxter Street lorsqu'elle était jeune orpheline. C'était là, à la Mission, que sa sœur Mary aurait dû être accueillie, mais la corruption rampante qui régnait dans la ville lui avait valu d'être transférée, avec bien d'autres, à la Maison de l'industrie où elle fournissait une main-d'œuvre bon marché rapportant gros à certains. Désormais enfermée là, elle trimait seize heures par jour dans des locaux surpeuplés et infestés de vermine.

Constance s'arma de courage et jeta un regard en coin à Murphy qui lui répondit par un hochement de tête, prêt à affronter le pire. Mais quand il voulut tourner la poignée de laiton patinée, la porte de la maison de correction refusa de s'ouvrir.

— Oh ! s'exclama-t-il. C'est fermé.

Il s'apprêtait à frapper lorsque Constance retint sa main.

Elle retira l'une des épingles à cheveux qui maintenaient son chapeau, se pencha sur la serrure et y glissa la tige métallique. Au terme de quelques instants d'effort, un cliquetis se fit entendre, et elle se redressa.

— Saperlotte ! murmura le cocher.

— La surprise peut jouer en notre faveur. Ne croyez-vous pas ?

Ébahi, Murphy se contenta d'un hochement de tête.

— Dans ce cas, après vous, poursuivit Constance.

Le cocher saisit à nouveau la poignée tout en serrant le manche de sa matraque dans son poing gauche. Il écarta prestement le battant, pénétra

à l'intérieur du bâtiment, suivi de Constance, et referma derrière eux.

Constance observa d'un coup d'œil le décor qui les entourait. La pièce était coupée en deux par un comptoir en bois dont la partie centrale, munie de charnières, pouvait se soulever afin d'offrir un passage. À droite comme à gauche, une porte ouverte permettait d'accéder à une grande pièce au plafond recouvert de métal gaufré. Une forte odeur d'urine et de soude caustique flottait dans l'air. Des plumes de volaille et des coquilles d'huîtres étaient entassées dans un coin.

On ne distinguait que le torse de l'individu assis derrière le comptoir. Il portait un manteau usé sur une chemise blanche au col crasseux débou-tonné, et des brassards sombres au niveau des coudes. Ses ongles étaient noirs de crasse.

Il releva sur son front une casquette tachée d'encre et dévisagea ses visiteurs.

— De quoi s'agit-il ? Qui êtes-vous donc ?

— Nous venons voir Mary Greene, répondit Constance, en s'avançant.

— Ah oui ? fit l'homme, manifestement peu impressionné par l'apparence de son interlocutrice, ou même par cette intrusion forcée. Puis-je savoir pour quelle raison ?

— Mes affaires avec elle ne vous concernent pas. Je souhaiterais la voir. Tout de suite.

— Vraiment ? Et « tout de suite » ? Où vous croyez-vous ? Dans un zoo ?

— À l'odeur, on pourrait le croire, s'interposa Murphy.

Le plus vite possible. Le plus vite possible. Constance glissa la main dans sa poche.

— Laissez-moi vous expliquer. Je vous propose de gagner une forte somme en échange

d'un maigre effort. Allez chercher Mary Greene, ramenez-la ici, et je vous donne vingt dollars pour votre peine.

Elle exhiba les billets.

Les yeux de l'homme se mirent à briller.

— Nellie Greene, dites-vous ? Mon Dieu, vous auriez dû m'annoncer tout de suite qu'il y avait de l'argent en jeu. Donnez-moi l'argent et je vais la chercher.

Il ponctua sa phrase en tendant la main par-dessus le comptoir.

Constance rempocha les billets.

— Elle se prénomme Mary, et non Nellie.

Murphy s'approcha à son tour du geôlier aux allures d'employé de bureau, sa matraque à la main.

— Z'aurez l'argent tout à l'heure, dit-il.

— Oh non, mon ami, insista l'homme, en agitant les doigts de sa main tendue. Tout de suite.

— Amenez-nous la fille, reprit Murphy, sur un ton menaçant.

Un grand silence s'installa, jusqu'à ce que le geôlier se décide enfin :

— Je ne vous pisserais même pas dessus pour vous réchauffer.

— Fripouille d'écornifleur ! s'écria Murphy, en se ruant sur son interlocuteur qu'il agrippa par la chemise et souleva de sa chaise par-dessus le comptoir.

L'autre, criant comme un goret, eut le temps de s'emparer d'un couteau de boucher dissimulé à l'abri du comptoir, et tenta de poignarder Murphy.

Profitant de la confusion, Constance se glissa dans la pièce de gauche qui avait dû servir de chapelle autrefois. Elle était éclairée par des fenêtres munies de barreaux et plusieurs rangées

de châlits remplaçaient les bancs d'origine. Le sol était couvert de paille, l'endroit était glacial, et les matelas si fins que l'on devinait la forme des sommiers grillagés. Des chiffons sales et des haillons étaient entreposés sous les lits, le lattis des murs était recouvert de vieux journaux ou de papier huilé aux endroits où le plâtre avait disparu.

Décidée à trouver sa sœur coûte que coûte, Constance traversa la pièce à la hâte et s'engouffra dans la suivante, une sorte d'arrière-cuisine donnant sur un atelier bruisant d'activité. Deux rangées de jeunes filles et de femmes trimaient là, précairement assises sur ce qui ressemblait à des tabourets de traite, vêtues de robes de fortune crasseuses. Chacune d'elles s'affairait derrière un métier à tisser à pédales.

La rumeur des machines s'éteignit progressivement à mesure que les ouvrières relevaient muettement la tête en découvrant la visiteuse.

Constance s'avavançait déjà, dévisageant les femmes l'une après l'autre dans l'espoir de reconnaître sa sœur, lorsqu'un personnage en uniforme, une matraque à la ceinture, se précipita en faisant résonner ses semelles cloutées sur le plancher.

— Que faites-vous là ? Qui êtes-vous ?

Constance battit en retraite en direction de l'entrée, son stylet à la main. Elle retrouva Murphy, un bras autour du cou du géolier qui le suppliait en gémissant, le couteau à ses pieds.

Au même moment, une porte s'ouvrit à la volée au fond de la pièce et une femme s'avança.

— Arrêtez-vous immédiatement ! s'écria-t-elle d'une voix tranchante.

Grande et mince, presque squelettique, elle portait une longue robe brune boutonnée de la taille

jusqu'au cou. Dotée d'un regard vif et intelligent, elle possédait une telle autorité naturelle que les deux hommes se figèrent dans leur lutte.

— À quoi rime tout ce tapage ? exigea-t-elle de savoir en dévisageant les trois protagonistes l'un après l'autre.

Son regard se fixa sur Constance dont les sangs se glacèrent.

— Je suis venue voir Mary Greene, répondit-elle, son stylet serré dans son poing. Et je ne repartirai pas sans elle, d'une façon ou d'une autre.

La femme laissa échapper un rire sans joie.

— Inutile de dramatiser, jeune femme.

Elle se tourna vers les deux antagonistes qui s'étaient séparés et se faisaient face, pantelants et débraillés.

— Royds, ordonna-t-elle d'une voix sans réplique. Retournez à votre tâche.

L'intéressé regagna son poste derrière le comptoir en lançant un regard venimeux aux intrus par-dessus son épaule. La femme se dirigea vers une étagère, s'empara d'un épais registre qu'elle posa sur le comptoir. Elle l'ouvrit, le feuilleta, et s'arrêta sur une feuille qu'elle lissa du plat de la main.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Elle a été emportée hier.

— Emportée ?

— On l'a conduite au sanatorium. Le médecin qui a diagnostiqué son mal a bien voulu s'intéresser à son cas.

La femme releva la tête du registre.

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

— C'est une amie de la famille, se justifia Constance.

— Dans ce cas, vous devriez vous estimer heureuse. Nos pensionnaires ont rarement la chance d'être prises en charge par le Dr Leng.

— Le Dr Leng, répéta Constance.

Elle eut un instant le sentiment que le sol se dérobaît sous ses pieds.

— Oui. Son arrivée ici l'été dernier a été une véritable bénédiction. Cinq de nos jeunes femmes ont déjà eu l'occasion d'être soignées dans son sanatorium privé.

C'est tout juste si Constance avait encore la force de parler. Son interlocutrice continuait de l'observer d'un air soupçonneux, un sourcil en l'air.

— Où... où se trouve ce sanatorium ? s'enquit Constance.

— Jamais je ne m'autoriserais à poser une telle question à un médecin. Je sais rester à ma place. Je suis néanmoins certaine qu'il s'agit d'un endroit parfait, réagit la femme de sa voix de fer, mais avec révérence. Le lieu est tenu secret pour le bien des patients.

Constance, en plein cauchemar, retourna le registre posé sur le comptoir afin de le consulter. La page sur laquelle il était ouvert faisait référence à une douzaine de dossiers : plusieurs arrivées, la libération d'une pensionnaire qui avait purgé sa peine, le décès d'une autre emportée par le typhus, deux patientes transférées en sanatorium afin d'y rester en observation. L'écriture la plus récente concernait Mary, le registre précisant qu'elle avait quitté l'établissement le vendredi 26 novembre. C'est-à-dire la veille. Au bas de l'inscription, rédigée d'une encre qui n'avait pas encore perdu tout son brillant, figurait une signature : E. Leng.

Hier. Constance, titubant sous l'effet de l'émotion, leva machinalement la main avec laquelle elle tenait le stylet.

La femme se méprit sur son geste, persuadée qu'il s'agissait d'une agression.

— Quel que soit le sort que vous me réservez, je suis prête à rencontrer mon Créateur, telle qu'il m'a faite, défia-t-elle Constance d'une voix méprisante.

— Il faut repartir, décida Murphy en voyant l'employé tendre la main en direction d'une sonnette d'alarme.

Saisissant Constance par le bras, il l'entraîna vers la porte de l'établissement. Elle le suivit sans opposer de résistance. Avant de claquer le battant, le cocher trouva le moyen d'invectiver une dernière fois son adversaire :

— *Buinneach dhearg go dtigidh ort¹ !*

Constance regagna le fiacre d'un pas mal assuré, imperméable aux quolibets des habitants du quartier comme à la puanteur ambiante. Le cocher avait déjà rejoint Canal Street en direction de l'hôtel lorsqu'elle recouvra ses esprits.

La trappe s'écarta au-dessus de sa tête.

— J'suis désolé qu'on n'ait pas réussi, m'dame.

— Je vous remercie, monsieur Murphy. Vous avez été exemplaire.

Quelques minutes plus tard, la voiture à cheval s'arrêtait devant la colonnade de l'hôtel. Les portiers se précipitèrent, mais Constance toqua contre la petite trappe que Murphy souleva sans attendre.

— Monsieur Murphy ? Accepteriez-vous de vous mettre à mon service exclusif, le temps d'une semaine au moins ?

1. Littéralement, « Qu'une diarrhée rouge t'emporte ! »

— C'est comme vous voulez, m'dame. Merci infiniment.

— Fort bien. Dans ce cas, trouvez-vous ici même demain matin à 9 heures et attendez-moi.

— Bien, m'dame.

— Ah, monsieur Murphy ! Peut-être accepteriez-vous de mettre à profit cet après-midi radieux pour me rendre un menu service.

— Quoi donc, m'dame ?

— Faites réparer cette banquette particulièrement inconfortable.

Il toucha d'un doigt la visière de sa casquette.

— Pour sûr, m'dame. Ce s'ra fait.

La trappe se referma, et Constance descendit du fiacre, monta les marches de l'hôtel, franchit les portes en bronze et traversa le grand hall en fredonnant, le cœur lourd, le second couplet de la comptine entendue une heure plus tôt :

*I gave him back his cherries
I gave him back his pears
I gave him back his sixpence
And I kicked him down the stairs¹*

1. « Je lui ai rendu ses cerises / Je lui ai rendu ses poires / Je lui ai rendu sa pièce / Puis je l'ai envoyé valser dans l'escalier. »

Debout face au bow-window de son boudoir, Constance suivait des yeux les allumeurs de réverbères qui faisaient la tournée des becs de gaz de la 5^e Avenue. La nuit acheva de tomber sur la ville sans qu'elle esquisse un mouvement. Le brouillard d'hiver qui montait des eaux du port transformait les éclairages des omnibus en lucioles et les lumières de Madison Square en une constellation de planètes diffuses.

Un voile noir s'était abattu sur elle, l'empêchant de rassembler ses pensées d'une façon rationnelle. Peu à peu, à mesure que l'obscurité prenait possession du paysage, la raison finit par reprendre ses droits sous l'effet d'un maelström d'émotions. À commencer par la colère qu'elle éprouvait à l'encontre du sort qui l'avait conduite là un jour trop tard. Un seul petit jour. Mary se trouvait à présent dans le prétendu sanatorium du Dr Leng et Constance avait toutes les raisons de croire la femme de la Maison de l'industrie lorsqu'elle affirmait en ignorer l'adresse. Leng tenait forcément secret un lieu dont personne ne sortait guéri. Dont personne ne sortait tout court, à la vérité.

Constance savait que Leng avait commencé à offrir ses « services » à la maison de redressement

cet été-là. Avant même d'entamer son périple, elle avait envisagé la possibilité d'arriver trop tard. Elle tenta de se rassurer en se disant que sa sœur se trouverait relativement en sécurité au cours des quelques semaines à venir, Leng ayant l'intention de lui donner un régime alimentaire bien particulier tout en la maintenant en observation avant de l'opérer... et de prélever sur son corps ce dont il avait besoin pour ses recherches.

Le plus urgent était de s'occuper de Joseph, son petit frère de douze ans incarcéré à Blackwell's Island. Constance connaissait même la date de sa libération : la veille de Noël. Ayant assisté au drame en personne, elle savait aussi qu'il serait battu à mort le lendemain, pris sur le fait en faisant les poches d'un quidam.

Les six mois d'une brutalité terrifiante qu'avait vécus Joe à Blackwell's Island auraient laissé sur lui une empreinte indélébile. Ce n'était plus le même individu qui allait sortir de prison, mais un criminel pas encore parvenu au sommet de son art, ce qui lui coûterait la vie. Constance en avait bien conscience, chaque jour qu'il passait derrière les barreaux l'abîmait un peu plus, l'éloignant de l'enfant innocent et confiant qu'elle avait connu.

Elle ne devait pas non plus oublier son propre double. Une autre Constance Greene vivait dans cet univers parallèle. Une fillette de neuf ans, meurtrie par la faim et le froid, qui errait à longueur de journée dans les rues de Five Points. Ce n'était pas le moindre des caprices du multivers dans lequel elle se trouvait que d'avoir l'obligation de retrouver et de sauver cette version balbutiante d'elle-même. Mary emportée par le Dr Leng, la petite Constance ne pouvait plus compter désormais sur les croûtes de pain que son aînée lui

jetait jusqu'alors à travers les fenêtres à barreaux de la Maison de l'industrie. À ceci près que la jeune Constance de ce monde parallèle de la fin du XIX^e siècle était destinée à survivre. La Constance actuelle en était la preuve irréfutable.

Il lui fallait se reprendre et fourbir un plan. Elle n'allait pas pouvoir poursuivre son périple sous les traits de Mary Ulcisor. Une jeune femme seule et isolée ne pouvait qu'attirer l'attention des pires prédateurs. Elle en arrivait à regretter d'avoir provoqué un tel esclandre à la Maison de l'industrie. Elle aurait été mieux avisée d'agir avec prudence. Elle n'avait pas donné son nom, fort heureusement, mais cette femme qui dirigeait l'institution d'une poigne de fer ne risquait pas de l'oublier.

Elle s'éloigna du bow-window et s'assit devant le petit bureau sur lequel étaient posés le journal du soir, son plan de New York, le stylet, ainsi qu'une pochette de toile contenant des pierres précieuses et deux parchemins pliés en quatre qu'elle conservait à portée de main depuis quelques années.

L'hôtel Fifth Avenue lui fournirait, ainsi qu'à ses deux femmes de chambre imaginaires, une adresse acceptable le temps d'une semaine. Elle aurait toutefois besoin d'un quartier général inattaquable en prévision de l'opération qu'elle comptait mener. Une retraite sûre, à l'abri des regards, pour elle-même et quelques autres. Il lui fallait aussi s'inventer un personnage afin d'expliquer sa présence à New York, afficher un passé et une histoire qui lui ouvriraient les portes de la bonne société locale sans susciter de rumeurs gênantes. Elle aurait également besoin de complices fiables. Sa rencontre avec Murphy était prometteuse de ce point de vue, mais elle allait devoir recruter d'autres acolytes capables de l'assister, de l'aider

à trouver ses marques dans cette époque étrange dont elle avait uniquement conservé des souvenirs diffus.

L'argent dont elle disposait pouvait lui permettre de parvenir à ses fins. Seule une jeune femme aussi belle que riche, dotée d'un passé mystérieux, pouvait espérer se frayer un chemin au sein de la société new-yorkaise, à condition d'allier la prudence à l'intelligence.

Un passé mystérieux. Elle s'empara du journal et le feuilleta rapidement, à la recherche d'un article, entraperçu un peu plus tôt, dans lequel était relaté un naufrage tragique. Elle trempa dans l'encrier le porte-plume posé devant elle et entourra l'article, reposa le porte-plume, et caressa machinalement le sachet de toile et les deux parchemins.

Mary n'avait rien à craindre pour l'heure. Quant à la version enfantine de Constance, elle ne courait aucun danger immédiat, et serait facile à repérer. Il lui fallait penser à Joe, qui vivait à Blackwell's Island un enfer impensable.

Sa priorité n'en était pas moins de mettre en scène sa propre métamorphose, à la façon d'un phœnix renaissant des cendres de l'avenir. Une telle transformation nécessitait un plan d'une grande finesse, mais elle avait déjà eu le temps d'y réfléchir.

Lundi 29 novembre 1880

George Frederick Kunz se trouvait dans son bureau du premier étage de Tiffany & Co. Les murs épais du bâtiment le protégeaient du brouhaha d'Union Square et les hautes fenêtres de la pièce, tournées vers le nord, jetaient une lumière indirecte sur une rangée de vitrines. Loin de contenir diamants, émeraudes et autres saphirs, à l'image des superbes présentoirs de la salle d'exposition située au rez-de-chaussée, on y découvrait des minéraux ternes et laids. Aucun des fragments de roche gris, marron ou beige exposés ne scintillait à la lumière, alors que Kunz manipulait à longueur de temps des pierres précieuses aux éclats glorieux. À la différence près que les trophées conservés dans ces vitrines appartenaient à l'occupant de ce bureau, et à lui seul. En dehors de Charles Lewis Tiffany, personne n'avait jamais interrogé Kunz à leur sujet, et les clients invités à pénétrer dans cette pièce étaient trop préoccupés par leurs affaires pour s'intéresser au décor qui les entourait. Pour les avoir arrachés lui-même au gneiss des monts du New Hampshire ou aux batholites des roches volcaniques du Dakota du

Nord, Kunz connaissait la valeur de ces minéraux. Chacun d'eux avait contribué à l'enrichissement de ses connaissances minéralogiques, acquises en autodidacte. À vingt-trois ans, fort d'une belle expérience sur le terrain, sa science lui avait permis de devenir gemmologue en chef de Tiffany, avec un poste de vice-président de la prestigieuse joaillerie à la clé.

Kunz remonta ses poignets de chemise et consulta son agenda. Il consacrait les fins de matinée et les débuts d'après-midi à l'estimation et à l'acquisition de pierres, et ce jour d'automne ne faisait pas exception. La matinée avait été relativement ennuyeuse : on lui avait présenté une opale noire de sept carats (la nouvelle unité de masse des gemmes, héritée du système métrique décimal, dont il était un ardent partisan), ainsi que des perles d'eau douce de médiocre qualité qu'il avait laissées sur les bras de leur propriétaire. La seule pierre intéressante qu'on lui avait montrée était un rubis non taillé de douze grammes, rapporté de Ceylan par un capitaine de vaisseau belge. Sans chercher à détromper l'intéressé, Kunz était à peu près convaincu d'avoir entre les mains non pas un rubis mais un spinelle, ce que lui suggéraient la cristallisation isométrique de la pierre et plusieurs autres indices. Une gemme fort rare, d'une couleur rouge sang de pigeon magnifique tirant sur le rose tyrien.

Un léger sourire aux lèvres, il repensa aux employés du rez-de-chaussée. Sous la direction de Charles Tiffany, l'établissement était passé du statut de magasin d'« articles de fantaisie » à celui de principal empire de joaillerie du pays. La crème de la haute société s'y fournissait en bagues, pièces d'horlogerie, bracelets, et pierres

précieuses. Les employés chargés de les accueillir étaient tous des as dans leur domaine, et leurs rémunérations étaient calculées en conséquence. D'un autre côté, ils avaient beau vendre des diamants, ils n'en restaient pas moins de simples vendeurs. Lorsque Kunz les croisait le matin et le soir, en rejoignant ou en quittant son antre du « Palais de la bijouterie », au 15 Union Square West, tous le saluaient et lui adressaient un sourire depuis leurs rayons respectifs, sans même songer que leur jeune collègue était responsable de l'achat des pierres qu'ils proposaient à la clientèle. C'était pourtant bien Kunz qui approvisionnait la firme en pierres négociées par ses soins, quand il ne dessinait pas certains bijoux.

Six semaines après son recrutement, il avait traversé l'Atlantique et s'était rendu à Paris afin d'examiner une pièce : une énorme pierre brute de couleur jaune extraite de la mine de diamant de Kimberley, en Afrique du Sud. Charles Tiffany, qui avait un faible pour les diamants jaunes, avait payé la gemme une somme considérable, après quoi il avait demandé à son nouveau gemmologue de lui confirmer qu'il s'agissait d'un bon investissement.

La responsabilité était lourde. Sans doute sa jeunesse l'autorisait-elle à opérer des choix qu'un individu plus âgé et expérimenté aurait estimés risqués. Hypnotisé par la teinte extraordinaire de la pierre, Kunz avait décidé de la tailler en tenant compte, non pas de sa dimension spectaculaire, mais de sa brillance. Au lieu d'avoir recours à une taille traditionnelle à cinquante-huit facettes, il avait opté pour une taille à quatre-vingt-deux facettes, ce qui ne s'était jamais fait. Cette décision audacieuse avait donné naissance au Tiffany

Diamond, une pierre jaune canari parfaitement unique par sa taille et son intensité. Au passage, elle avait définitivement assuré la réputation de Tiffany et la carrière de Kunz.

Ce dernier était conscient que jamais il n'égalerait ce succès initial. Son savoir-faire était désormais largement reconnu, de sorte qu'il aurait gagné bien davantage en procédant à des estimations pour la maison Sotheby's, ou encore le Lloyd's de Londres, mais Charles Tiffany avait un rêve dont il avait fait part à son gemmologue. Il entendait devenir le « roi du diamant », non seulement en collectionnant le plus grand nombre de pierres, mais surtout en découvrant les plus originales et les plus rares. Il n'hésitait pas à dépenser des sommes colossales dans ce but. Kunz, tout en sachant qu'un avenir plus institutionnel lui aurait été ouvert, par exemple un poste de consultant au Muséum d'histoire naturelle, souhaitait rester associé au rêve de Tiffany.

Il reprit l'examen de son agenda en soupirant. C'était bientôt l'heure de son dernier rendez-vous du jour. Une rencontre intéressante, à n'en pas douter. Il recevait une femme de la haute noblesse, originaire d'un duché ou d'un fief d'Europe de l'Est, ou Dieu sait quoi d'autre. Les conflits territoriaux ne manquaient pas dans cette région du monde et les pays changeaient fréquemment de nom, au point que Kunz y perdait ses repères. Tout naturellement, les situations de ce genre étaient propices à la prolifération de princesses et de comtes plus au moins frauduleux qui avaient une fâcheuse tendance à vendre faux bijoux et pierres de second rang. Fort heureusement, Kunz disposait d'un assistant efficace et discret, un certain Gruber. Ce dernier, en plus

de gérer son agenda, lui servait de gardien du temple. Le mot « orpailleur » aurait sans doute mieux convenu, Gruber se chargeant de repérer les pépites au milieu de la boue. C'était lui qui avait conseillé à Kunz de recevoir cette femme, arguant du fait qu'elle n'avait rien d'une contrefaçon, en dépit de ses airs mystérieux. Il était allé jusqu'à affirmer à son chef qu'il trouverait sa visiteuse « particulièrement intéressante ». Dans la bouche d'un individu aussi flegmatique que Gruber, un tel compliment valait toutes les recommandations. Sachant que la femme concernée apportait, parmi d'autres pierres précieuses, plusieurs diamants de la meilleure eau, Kunz lui avait fixé rendez-vous à 13 heures. En cette saison, la lumière du jour qui filtrait à travers les fenêtres n'aurait pas été assez blanche s'il avait convenu d'une heure plus tardive.

Comme s'il avait deviné les pensées de son chef, Gruber toqua avec sa discrétion coutumière sur le verre dépoli de la porte du bureau.

— La personne avec qui vous avez rendez-vous est là, monsieur.

— Faites-la entrer, je vous prie.

Gruber écarta le battant et la femme annoncée entra dans la pièce. Kunz se leva immédiatement, davantage mû par son instinct que par la courtoisie. Sa visiteuse offrait un tableau étonnant. De stature moyenne, mince de taille, elle portait une étole de fourrure dont Gruber la débarrassa, révélant une élégante robe de soie rose – une couleur très à la mode cette saison-là – agrémentée de manches bouffantes ourlées de dentelle de Malines. Cette tenue, parfaitement ajustée et d'un goût exquis, dépassait de beaucoup celles des clientes habituelles de Tiffany. Dépourvu de

tournure, le vêtement mettait davantage en valeur la silhouette de sa propriétaire que ne l'aurait voulu l'usage. Sans doute le terme « osé » était-il trop fort, mais on imaginait mieux une telle robe dans les salons parisiens qu'à New York. Toujours est-il que la visiteuse de Kunz était une très belle femme.

Gruber s'éclaircit la gorge :

— Sa Grâce, la duchesse d'Irog... Irog...

— Irnoghleïev, termina la femme à sa place, d'une voix grave et agréable tout à la fois.

Kunz contourna son bureau et avança un fauteuil à l'intention de la duchesse.

— Je vous en prie, Votre Grâce. Si vous voulez bien vous donner la peine.

Elle le remercia et prit place sur le siège désigné avec un mouvement à la fois agile et sobre. Gruber referma la porte et se posta à l'entrée de la pièce, discrètement assis sur une chaise. Outre ses fonctions de secrétaire et d'assistant, il occupait auprès de Kunz celle de garde du corps et dissimulait sur sa personne un pistolet, au cas où il serait venu à l'idée de quiconque de commettre un hold-up. De son côté, Kunz conservait un Deringer à deux coups dans la poche de sa veste, une précaution imposée par son métier.

Il proposa un rafraîchissement à sa visiteuse qui déclina, puis il reprit sa place derrière sa table. Le sourire qu'il affichait, tout comme les banalités d'usage qu'il débita visaient essentiellement à sonder en toute discrétion la sincérité de son interlocutrice. Celle-ci s'exprimait dans un anglais presque parfait, à peine teinté d'une pointe d'accent. Rien dans son comportement et ses manières ne permettait *a priori* de douter de son appartenance à la haute noblesse, mais

Kunz nota toutefois quelques détails qui lui donnèrent à réfléchir. En particulier, elle ne disposait d'aucune suite de domestiques, contrairement aux usages. Elle résidait en outre à l'hôtel, même si l'établissement où elle était descendue était le plus huppé de la ville, et Gruber la soupçonnait d'y séjourner sous un faux nom. Autant de points qui méritaient de s'intéresser de plus près à la duchesse. En attendant, l'examen des bijoux dont elle se disait propriétaire constituait le plus sûr moyen de jauger de sa sincérité.

Sans se départir de son sourire, Kunz adressa un hochement de tête à sa visiteuse et posa ses mains à plat sur le bureau.

— Votre Grâce, j'ai cru comprendre que vous étiez en possession de pierres susceptibles de nous intéresser.

La duchesse inclina la tête en signe d'assentiment.

— Fort bien. Dans ce cas, accepteriez-vous de me parler de leur origine et de la façon dont vous les avez acquises ?

Le silence qui suivit ne fut pas pour surprendre Kunz qui savait combien la question était indiscreète.

— Vous devez bien comprendre, poursuivit-il, qu'en notre qualité de premier fournisseur de pierres précieuses de ce pays nous sommes contraints de nous assurer aussi bien de la qualité que de la provenance de celles que nous vendons. Et, par voie de conséquence, de celles que nous achetons.

— Je comprends fort bien, dit la duchesse. Aussi suis-je toute disposée à accéder à votre requête du mieux que je le puis. J'aurais toutefois une faveur à vous demander en échange :

j'aimerais que mes propos restent confidentiels, de façon à garantir ma sécurité tout en satisfaisant votre curiosité.

Kunz médita la réponse de son interlocutrice, puis il adressa un petit signe de tête à Gruber afin de lui signifier de quitter la pièce. Se retrouver seul dans son bureau avec cette femme n'était pas de nature à entacher la moralité du gemmologue. Quant à la duchesse, quels outrages aurait-elle pu lui faire subir ? Lui sauter dessus, une dague à la main ? Voilà qui était ridicule. On était à New York en 1880, et non dans un roman populaire, ce qui n'empêcha pas Kunz de s'assurer de la présence du Deringer dans sa poche en serrant son coude droit contre son flanc alors que Gruber s'éclipsait.

Kunz retint instinctivement son souffle en croisant le regard de la duchesse. Ses yeux d'un violet inhabituel exprimaient un curieux mélange d'intelligence, d'assurance et d'expérience de l'existence. En dépit de son jeune âge, cette femme donnait le sentiment d'avoir beaucoup vécu.

— J'entends vous narrer mon histoire, se lança-t-elle, mais je vous prie de ne pas trahir ma confiance. Je mets littéralement ma vie entre vos mains. Je m'y résous uniquement pour que vous compreniez, lorsque vous verrez ces pierres.

Elle marqua une pause, et Kunz lui fit signe de poursuivre.

— Je vous en prie, madame.

— Je me nomme Katalyn, commença-t-elle. Je suis fraîchement débarquée de l'ancienne principauté de Transylvanie où se cachait ma famille, mais ma véritable patrie est le duché d'Irnoghleïev en Galicie. J'appartiens à la Maison de Piast, au sein d'une lignée remontant jusqu'au duc de

Poméranie Casimir IV. Ce dernier est mort en 1377, prétendument sans descendance, lors d'une bataille contre Ladislas le Blanc, laissant comme successeur Ladislas II. Ce dernier, excommunié en 1380, aurait été le dernier duc d'Irnoghleïev, mais il semble que Casimir, à l'insu de Ladislas II emporté par sa soif de conquêtes, ait eu un fils, Casimir V. Celui-ci, pour avoir apporté son aide à Louis I^{er} de Hongrie lors des troubles survenus dans le sillage de la mort de Ladislas, fut autorisé à revendiquer le duché qui lui revenait de droit, avec l'ensemble des terres et des bijoux qui s'y trouvaient attachés. Louis I^{er} exigea en échange que le nouveau duc lui prête allégeance, si bien que ma famille a pu survivre et s'enrichir en faisant passer sa loyauté à la couronne avant ses ambitions : *a băga mâna în foc pentru cineva*¹. Les soubresauts de l'Histoire ont voulu qu'il soit mis un terme à cette tradition lorsque les terres du duché ont été annexées par la Prusse en 1772. Mon ancêtre, qui régnait alors sur le duché d'Irnoghleïev, s'est enfui en Transylvanie. Ce n'était malheureusement que le début d'une période sombre pour les miens : mon grand-père est mort pendant la révolution hongroise de 1848 et mon père l'a suivi dans la tombe il y a treize ans à la suite de la guerre austro-prussienne de Sept Semaines. Seules ma mère et moi avons survécu, uniques héritières de ce qui avait longtemps été le fier duché d'Irnoghleïev. Cela ne nous a pas empêchées de conserver notre titre, hérité de mon père, ainsi que la fortune considérable qui s'y trouvait attachée. À la mort de ma mère l'an

1. Ce dicton roumain signifie : « Mettre sa main au feu pour quelqu'un. »

passé, certains membres de la vieille famille de Piast, une lignée remontant au fils de Boleslas V le Pudique, ont eu vent de mon existence. S'il m'arrivait de disparaître sans héritier, mon titre et ma fortune reviendraient de plein droit à ladite lignée.

Elle marqua une courte pause avant de reprendre :

— J'ai compris que ma vie ne vaudrait pas un liard si je restais en Transylvanie. Au lendemain du décès de ma mère, j'ai quitté l'Europe en secret, voyageant seule sous un nom d'emprunt. Mes domestiques devaient me rejoindre en Amérique six mois plus tard, avec l'ensemble de mes biens. Il me serait alors loisible de réapparaître au grand jour en faisant valoir mes droits.

Le silence qui suivit fit comprendre à Kunz que sa visiteuse en avait terminé.

— La période de six mois en question est-elle écoulée ? s'enquit-il, un peu perdu dans un entrelacs aussi complexe de dates, de titres et d'événements.

Elle acquiesça.

— Dans ce cas, puis-je me permettre de vous demander pour quelle raison vous préservez le secret ?

— Parce que les huit domestiques attachés à mon service, qui apportaient mes biens mobiliers et autres héritages familiaux, se sont embarqués ce mois-ci sur... le *City of London*. Le navire a fait naufrage, entraînant dans les profondeurs de l'océan l'ensemble de ma fortune. À l'exception de mes bijoux.

Il fallut à Kunz quelques instants avant d'établir dans sa tête un lien entre ce qu'il venait d'entendre et l'annonce, quelques semaines plus

tôt, du drame qui avait coûté la vie à quarante et une personnes.

— Mon Dieu, balbutia-t-il. Je suis sincèrement désolé.

En guise de réponse, la jeune duchesse plongea la main dans son grand sac à main et en tira une pochette en cuir toute tachée qu'elle tendit au gemmologue. Ce dernier la prit sans un mot, l'ouvrit, et découvrit à l'intérieur un parchemin qu'il déplia sur sa table avec tout un luxe de précautions.

Il avait eu l'occasion de voir, au cours de sa courte carrière, un certain nombre de lettres patentes similaires, authentiques pour certaines, et parfois falsifiées. L'en-tête du document figurait un blason enluminé et doré composé d'un triple timbre que le temps avait craquelé à la façon d'une porcelaine ancienne. Le texte lui-même, rédigé à l'encre noire, commençait par les mots Louis Király Nevében tracés en lettres capitales. Au bas du parchemin s'étalait un ruban tricolore fixé à l'aide d'un cachet de cire fendu en deux. Kunz, muni de la loupe posée sur sa table de travail, procéda à l'examen attentif du parchemin, de l'en-tête enluminé et du cachet, après avoir demandé à la duchesse son autorisation. Sans comprendre un traître mot de ce qui avait tout l'air d'être du hongrois, ou peut-être du roumain, il s'était suffisamment familiarisé avec les lettres patentes pour savoir que celle-ci était authentique. Les réserves qu'il avait pu avoir jusque-là au sujet de cette femme, de son parcours et de l'origine de sa fortune se dissipèrent instantanément.

Il replia délicatement le document, le glissa dans son enveloppe et tendit celle-ci à la duchesse.

— Je vous remercie, madame. Avec votre permission, je vous propose de poursuivre.

— J'attendais votre bon plaisir, dit-elle. Je crois comprendre que vous êtes en mesure de vous exprimer au nom de Tiffany & Co. Pour des raisons qui me paraissent évidentes, j'ai besoin d'une ligne de crédit auprès d'un établissement bancaire le plus rapidement possible afin de subvenir à mes besoins. À condition que nous parvenions à un accord au sujet des pierres que je vous apporte, j'aimerais recevoir de vos mains une lettre de crédit, émise par Tiffany et datée de ce jour, au nom de la succursale de Wall Street attachée à la Bank of New York. Elle ferait office de versement initial. Je ne doute pas que vous-même ou M. Tiffany souhaitiez requérir l'intervention de la banque de votre firme pour procéder au transfert du solde. Nous aurons tout le loisir, à l'échéance qui nous conviendra, de procéder à l'établissement de tous les documents juridiques requis.

Autant la première condition était frappée au coin du bon sens aux yeux de Kunz, autant la seconde le fit sourire intérieurement. En sa qualité d'étrangère, la duchesse n'était à l'évidence pas au courant que Tiffany, le plus important bijoutier-joaillier de la ville, possédait dans son coffre, enfermé au sous-sol du bâtiment, plusieurs milliers de dollars en argent liquide. Une telle provision suffirait à n'en pas douter à couvrir le prix des pierres concernées.

— Soyez sans crainte, madame. Nous n'éprouverons aucune difficulté à parvenir à un accord financier. À condition, bien sûr, que mon estimation nous y conduise.

La duchesse donna son assentiment d'un signe de tête.

— Dans ce cas, je vous propose de passer à la suite. Vous ne vous étonnerez pas que je sois désireux de m'en remettre à la lumière du jour ?

— Pas le moins du monde, répondit la duchesse.

Kunz demanda à Gruber de les rejoindre. L'assistant verrouilla la porte du bureau derrière lui, releva les stores des fenêtres à leur maximum, et reprit son siège attitré. Pendant ce temps, Kunz avait ouvert le tiroir de son bureau et sorti une large panoplie d'outils : un flacon d'huile minérale, une loupe de joaillier, ainsi que deux grands carrés de feutre noir qu'il étala devant lui. Il enfila une paire de gants blancs, lissa d'un geste machinal les revers de sa veste et releva la tête en direction de sa visiteuse.

— Votre Grâce, dit-il avec un mouvement du menton respectueux. Si vous le voulez bien ?

La duchesse plongeait une main gantée dans son sac. Kunz et Gruber échangèrent aussitôt un regard. Il avait beau s'être trouvé dans des situations de ce genre des centaines, voire des milliers de fois, Kunz ne s'en lassait pas.

— Je vous dirai ce que je sais au sujet de chacune de ces pierres, annonça la duchesse en sortant un petit sac de satin que fermait un mince cordon doré.

Kunz acquiesça sans quitter des yeux le sachet qu'elle lui tendait. Il dénoua le cordon d'or de ses doigts gantés et déposa sur l'un des feutres noirs la pierre qu'il contenait. Il s'était toujours astreint à ne jamais laisser percer ses émotions en pareil cas, à ne pas tressaillir au moment de découvrir une pierre exceptionnelle, et il ne faillit pas à la règle ce jour-là, mais il éprouva en son for intérieur une grande déception en voyant rouler sur le carré de feutre une émeraude octogonale de belle taille mais à laquelle il manquait la teinte foncée, proche de celle des algues marines, caractérisant les plus belles pièces. Celle qu'il avait entre les doigts était d'une jolie couleur chartreuse, mais elle n'avait rien d'exceptionnel. Inconsciemment, il s'était attendu à mieux.

— Cette émeraude a reçu le nom grec d'Elysion, expliqua la duchesse. Un synonyme de « Champs-Élysées », si je ne m'abuse. Elle est originaire de Nouvelle-Grenade, c'est-à-dire des États actuels de Colombie.

Kunz balbutia des remerciements pour l'explication tout en ajustant sur un œil sa loupe de joaillier. Il saisit la pierre à l'aide d'une pince à embouts caoutchoutés et l'examina longuement en la tournant dans tous les sens à la lumière. La majorité des émeraudes, en particulier les plus imposantes, avait des inclusions, mais celle-là ne comptait que de rares imperfections.

Kunz savait pertinemment que la gemmologie était un monde fluctuant, en particulier depuis quelque temps. Les règles de classement des pierres précieuses, en fonction de leur couleur, de leur clarté et, plus encore, de leur dimension, respectaient des normes variables en fonction des tenants de telle ou telle théorie. Trois ans plus tôt, la Chambre syndicale des joailliers parisiens, une institution fort influente, avait proposé une nouvelle norme, celle du « carat international » de 205 milligrammes. Kunz lui préférait celle du carat métrique de 200 milligrammes, soit un cinquième de gramme, à laquelle il avait personnellement recours. C'est vrai, la situation s'était améliorée depuis l'époque où l'unité de mesure d'une pierre était le poids d'une graine de caroube, d'où son nom de « carat ». À première vue, il estima l'émeraude qu'il avait entre les mains à 1 900 points, et il en eut la confirmation en constatant qu'elle pesait 18,9 carats.

L'examen de la pierre se poursuivit pendant plusieurs minutes, au terme desquelles il la reposa sur le carré de feutre. Les émeraudes

de cette taille étaient rarement sans défauts, on considérait généralement qu'en l'absence d'inclusion visible à l'œil nu, une pierre était parfaite. Ce n'était toutefois pas le cas de celle-ci, dont les légères imperfections étaient visibles sans loupe. Sa transparence et sa couleur en faisaient toutefois un joli spécimen, méritant d'être exposé dans la plus belle vitrine de Tiffany.

Il toussota.

— C'est une très belle émeraude, madame. Sa teinte est ravissante, seule sa transparence permet de constater qu'elle n'est pas de la plus belle eau.

Il se redressa sur son siège.

— Je serais disposé à vous en offrir un très bon prix. J'irais même jusqu'à trois mille cinq cents dollars.

Cela faisait plusieurs semaines qu'il n'avait pas proposé un prix aussi élevé pour une gemme, mais s'il s'attendait à voir la duchesse lui montrer sa satisfaction, il fut déçu.

— Monsieur, rétorqua-t-elle, si vous sous-entendez que cette pierre est d'une eau inférieure, vous me permettrez de vous opposer mon désaccord, avec tout le respect que je vous dois. Cette émeraude possède une diaphanéité incontestable, je vous invite à la regarder à nouveau, vous constaterez que sa proportion et la façon dont elle a été taillée contribuent à la réflexion comme à la réfraction de la lumière.

Kunz s'exécuta, moins avec l'intention de procéder à un nouvel examen que par souci de dissimuler sa gêne. Cette femme possédait de sérieuses connaissances en gemmologie. Du moins connaissait-elle bien cette émeraude. Le terme « diaphanéité », bien que plus courant en minéralogie qu'en gemmologie, était parfaitement

Le coursier reparti, Constance était entrée dans une rage confinant à la folie. Jamais D'Agosta n'avait assisté à une crise d'hystérie aussi sauvage. Pendergast s'était muré dans le silence, son visage transformé en masque de marbre, tandis qu'elle multipliait les imprécations. S'animant soudain, il avait soigné la blessure de Féline, examiné la plaie à la tempe de D'Agosta et supervisé les opérations de nettoyage de la maison, y compris l'enterrement de la dépouille du tuteur. Conformément à un accord tacite, la police n'avait pas été prévenue.

Et voilà qu'ils se retrouvaient tous les trois dans le salon, aussi silencieux que des statues, paralysés par un mélange de chagrin, de culpabilité et d'incompréhension alors qu'un jour incertain se levait sur la ville.

Constance sortit la première de son immobilisme, elle quitta la pièce afin de se rendre à l'étage. Elle reparut dix minutes plus tard, un carnet de cuir usé à la main. Avant de reprendre sa place, elle s'adressa au majordome qui montait la garde devant la porte du salon.

— Allumez une bougie et placez-la dans une lanterne bleue à la fenêtre de la dernière chambre du second.

— Bien, Votre Grâce, dit Gosnold avant de s'éclipser.

Pendergast se tourna vers Constance en lui montrant le carnet.

— S'agit-il de la formule de l'élixir ?

— Vous pensiez sans doute être le seul à en détenir un exemplaire ? N'oubliez pas que je me trouvais à ses côtés lorsqu'il l'a mise au point.

— Vous comptez donc obéir aux instructions de Leng ? Lui donner la formule de l'élixir, ce qui l'autorisera à mener à bien son projet ?

— Auriez-vous une meilleure idée ?

Pendergast serra les paupières et les rouvrit, sans répondre.

— Je me fiche qu'il ait cette formule, poursuivit Constance. Il ne vivra pas assez longtemps pour s'en servir. J'y veillerai personnellement.

Le silence retomba, que troubla Pendergast en changeant de position dans son fauteuil.

— Ne soupçonnez-vous pas Leng d'avoir déjà deviné vos intentions ?

Constance posa sur lui un regard brûlant.

— Aucune importance.

— C'est important, au contraire. Leng sait tout et prévoit tout. Que vous l'admettiez ou non, il est infiniment plus malin que nous ne le sommes, vous et moi. En outre, il est au courant de ma présence ici. Il parera à toutes les éventualités.

— Non, le contredit une voix douce, s'échappant d'un coin sombre de la pièce. Il ne s'attendra pas à me voir, moi.

La flamme d'une allumette jaillit d'une porte au fond du salon et une silhouette apparut. La flamme s'approcha de l'extrémité d'une cigarette Lorillard couleur saumon, insérée dans un fume-cigarette en ébène, éclairant les traits pâles, le nez aquilin, le front lisse, la barbe rousse et les yeux si étranges de Diogène Pendergast, l'un noisette et l'autre d'un bleu laiteux.

— Je serai l'Ange de la vengeance, ajouta-t-il. L'instant suivant, il éteignait l'allumette d'un mouvement de poignet et retombait dans l'ombre alors que résonnait brièvement son rire grave dans le salon plongé dans une semi-obscurité.

À SUIVRE...